Des vents, des espaces et des hommes (Provence, Cotentin, Flandre)

Marie-France Gueusquin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8300>

DOI : 10.4000/etudesrurales.8300

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2006

Pagination : 121-136

Référence électronique

Marie-France Gueusquin, « Des vents, des espaces et des hommes (Provence, Cotentin, Flandre) », *Études rurales* [En ligne], 177 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 10 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8300> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8300

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_177&ID_ARTICLE=ETRU_177_0121

Des vents, des espaces et des hommes (provence, cotentin, flandre)

par Marie-France GUEUSQUIN

| Editions de l'EHESS | Études rurales

2006/01 - 177

ISSN 0014-2182 | pages 121 à 136

Pour citer cet article :

— Gueusquin M.-F., Des vents, des espaces et des hommes (provence, cotentin, flandre), Études rurales 2006/01, 177, p. 121-136.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DES VENTS, DES ESPACES ET DES HOMMES (PROVENCE, COTENTIN, FLANDRE)

Marie-France Gueusquin

ÉLÉMENT MAJEUR ET PERMANENT, le vent est une force qui stimule les corps. D'impalpable et transparent, il devient violent lors des accidents climatiques que sont les tempêtes. Ses effets sont ambivalents : excessif ou modéré, il apporte, dans la nature, destruction et renouveau, et suscite, chez l'homme, nervosité ou ivresse.

Quoi qu'il en soit, le vent est une épreuve, collective et individuelle, technique et émotionnelle. La hantise de ses méfaits a, toujours et partout, conduit les hommes à résister à son impétuosité en imaginant des systèmes destinés à le maîtriser et à l'utiliser. Ces systèmes affectent l'organisation et la physionomie des espaces cultivés. Aujourd'hui, à l'heure des énergies renouvelables, le vent devient source de richesse : les éoliennes qui parsèment nos campagnes en font un substitut, possible et partiel, au déficit énergétique.

Au-delà des phénomènes atmosphériques, largement étudiés et quantifiés, nous appréhenderons ici le vent dans ses répercussions sociales et individuelles chez les humains de l'intérieur des terres, hors de l'espace marin et littoral. L'objet de cet article¹, qui présente les

résultats d'une recherche entreprise en 2002, est de montrer, par le biais d'une comparaison entre trois aires climatiques, comment le vent est vécu, supporté et domestiqué dans les domaines de l'agriculture et de la protection de l'environnement. Nous avons séjourné plusieurs semaines en Basse-Provence (plaine arlésienne, massifs de la Montagnette et des Alpilles), dans le Cotentin (Val-de-Saire) et en Flandre intérieure (Houtland). Dans ces trois régions, nous avons interrogé des couples d'agriculteurs et d'éleveurs, actifs ou à la retraite², et avons accordé une attention particulière aux pompiers des groupements d'Arles, de Graveson et de Châteaurenard.

Les représentations et les pratiques qui sont attachées au vent diffèrent selon les lieux, les saisons ; elles changent avec l'âge et le sexe et diffèrent aussi selon le type d'activité : lutte contre l'incendie, travail agricole. Nous nous intéresserons à la manière dont on remédie à l'action destructrice du vent, principalement lors des feux de forêt. Le combat des pompiers nous semble particulièrement représentatif de la gestion d'un épisode paroxystique lié au vent. Puis nous verrons comment, chez les agriculteurs, le vent suscite des adaptations spécifiques qui conduisent à un aménagement original de l'espace. Nous évoquerons enfin les sensations physiques et les réactions personnelles des hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, confrontés au vent.

1. Je remercie vivement Aline Brochot pour ses précieuses suggestions.

2. En Provence, l'enquête a été étendue à des professionnels du milieu médical, médecins et infirmières de Graveson et de Tarascon.

Vivre avec un vent monarque : la Provence rhodanienne, pays du mistral

DES FEUX DE FORÊTS

Personne n'a oublié les terribles incendies qui, au cours de l'été 2003, ont ravagé le sud-est de la France : plus de 6 000 hectares de pinède détruits, 10 morts, 15 départements touchés. Régnait alors, sur une grande partie de la France et du sud de l'Europe, des températures inhabituelles à l'origine d'une grande sécheresse.

Des sols arides et des végétaux en état de « stress hydrique³ », associés à une chaleur excessive, sont les conditions les plus propices au déclenchement des incendies. En termes de propagation, un incendie doit sa vivacité à trois facteurs : le vent, le relief et la végétation. Les sapeurs-pompiers, volontaires et professionnels, bataillent avec les éléments pour sauvegarder en priorité les habitations et l'environnement⁴, dans un affrontement physique de plusieurs heures, voire de plusieurs jours. Il s'agit ici de montrer à quels procédés ils ont recours pour lutter contre le vent, de façon empirique ou raisonnée. Cette « perception éolienne » spécifique est intimement liée à un milieu naturel, dont les pompiers sont, avec les chasseurs de la région, les premiers à déplorer les dégradations.

Notre observation concerne le nord du département des Bouches-du-Rhône, plus précisément la chaîne des Alpilles, située à l'est du Rhône, et le petit massif de la Montagnette, au nord-ouest de Tarascon. Très prisée par les touristes, cette région se distingue par ses collines, que vient fouetter avec régularité, hiver comme été, un mistral sec et froid ; elle se distingue aussi par la nature ingrate de ses sols (calcaires)

et par la pauvreté de sa couverture végétale constituée, pour l'essentiel, de buissons touffus (thym, romarin, buis, genêts), de pins et de chênes kermès, tous très inflammables.

On est là face à un milieu forestier « sensible », prêt à s'embraser à la moindre négligence ou au moindre méfait. La période estivale est forcément la plus dangereuse, en raison non seulement de la chaleur mais aussi du nombre de promeneurs (plus de 300 000 personnes visitent chaque année les 4 000 hectares du massif de la Montagnette). Les secteurs à hauts risques ont été clairement délimités par les communes limitrophes et l'ONF. Ils sont signalés par des panneaux de couleur rouge qui interdisent aux touristes de les parcourir de la fin du mois de juin au début du mois de septembre. En dépit d'une politique de prévention appliquée depuis 1995 – débroussaillage, création de pistes accessibles, aménagement de réserves d'eau, coupures vertes⁵ –, chaque été les incendies continuent à dégrader ces espaces.

Le mistral est le vent dominant dans la basse vallée du Rhône. Il souffle du nord au sud et peut sévir en continu selon des phases

3. Les plantes sont aussi sèches que l'air qui les entoure. Leur degré hygrométrique est tel qu'elles ne peuvent ralentir un feu naissant.

4. Cette priorité n'est pas fortuite : elle correspond aux directives de la Direction départementale des incendies de forêts.

5. Aménagement forestier spécial qui consiste à créer dans les massifs à risques des zones à vocation agricole, par exemple en relançant l'olivier ou la vigne, tous deux considérés comme des pare-feu efficaces en raison de leur résistance à la chaleur.

plus ou moins longues [Gueusquin 2002] ; en général, il se maintient quelques heures ou une dizaine de jours d'affilée⁶. Il peut atteindre des vitesses élevées, notamment par rafales de plus de 100 kilomètres/heure⁷. Pour le sapeur-pompier, ce vent est l'élément le plus redouté et un adversaire dont personne aujourd'hui n'est en mesure de contrôler les élans. Comme l'affirme ce commandant :

Un feu de forêt, c'est la guerre... ça nécessite une force de frappe importante, jusqu'à une centaine d'hommes.

Face à un feu de forêt, le pompier n'est pas sans ressources. Qu'il soit professionnel ou volontaire, il reçoit une formation identique, nationale. Selon le niveau qu'il choisit, le jeune homme ou la jeune femme apprend tout ce qui concerne la topographie, les espèces végétales, la cinétique d'un incendie, le matériel, la coordination des équipes et la sécurité. Les stages ont lieu à l'école interrégionale de Valabre (l'École du feu de forêt), dont les responsables sont à l'origine d'un nouvel outil de formation : la simulation informatique [Bouillier 2000].

Cette démarche répond à la demande des pompiers qui consiste à ne pas se laisser prendre au dépourvu car, si l'on veut maîtriser un incendie, il faut au préalable l'avoir conçu « à froid », c'est-à-dire avec l'outil informatique. Jusque dans les années quatre-vingt, à l'exception de la vitesse du vent, aucun des éléments propres au milieu, comme le relief (pente, vallon, thalweg) et les végétaux, n'était suffisamment pris en compte. Palliant cette lacune, la méthode actuelle, adaptée à une diversité de sites et de circonstances, rend possible le positionnement des colonnes de

sauvetage en fonction de la force du mistral dans sa relation étroite avec la topographie. Mais, quand on opère dans une région où, tout au long de l'année, le mistral souffle en moyenne un jour sur quatre, le dispositif nécessite encore quelques améliorations.

Il est aujourd'hui établi que, au contact des arbres, la vitesse du vent varie : freiné au niveau des branches et des feuilles, il est tout puissant sous le feuillage et à la cime.

Une équipe de chercheurs du Cemagref⁸ installée à Aix-en-Provence observe les interactions entre la végétation forestière et la course des vents. Pour étudier les fluctuations de sa vitesse, au cœur d'une pinède proche d'Aix-en-Provence, on a planté un mât métallique sur lequel on a fixé des anémomètres, à des hauteurs coïncidant avec les quatre paliers du couvert forestier : base du tronc, premières branches, milieu du feuillage et cime de l'arbre. Toutes les secondes sont enregistrées la vitesse et la direction du vent, reportées dans un tableau qui tient compte des caractéristiques éoliennes du site. On a prévu d'installer ultérieurement des anémomètres à ultrasons, encore plus

6. Selon J.-P. Chassany, dans 66 % des cas le mistral souffle par périodes de trois jours ; les périodes de plus de sept jours ne représentent que 7 % des cas [1989].

7. Le mistral violent (rafales à plus de 57 km/h) souffle 75 jours par an à Marseille ; à Orange il souffle 12 jours par an à plus de 100 km/h [Boyer 1970].

8. Le Cemagref (Centre national du machinisme agricole, du génie rural, des eaux et forêts) est un institut de recherche pour l'ingénierie de l'agriculture et de l'environnement. Son antenne du sud-est est basée au Tholonet, près d'Aix-en-Provence.

précis. Ils enregistreront, à un dixième de seconde près, les circulations verticales du vent, les anémomètres ordinaires ne pouvant enregistrer que les passages horizontaux.

Loin d'être abouties, ces études ont l'ambition de produire des modèles de simulation plus fiables afin que les services de secours soient à même d'organiser, en temps réel et en fonction des vents, une lutte plus efficace contre les incendies. On voit combien cette méthode d'évaluation tranche avec celle des services officiels, qui traitent les paramètres habituels (vent, végétation, état hydrique du sol) comme des éléments constants dans l'espace et dans le temps.

Associée aux dispositions préventives de l'été, de caractère général, la structure météorologique établie au sein du Circosc⁹ fournit une simulation quotidienne du risque. Transmises au Codis¹⁰, ces informations contribuent à déclencher sur le terrain un procédé anticipateur quotidiennement ajusté :

Durant la saison estivale, rapporte un commandant, tous les soirs, nous discutons sur la base des données envoyées par la météo afin de pouvoir le lendemain dimensionner le dispositif humain, l'augmenter ou le diminuer en fonction de l'alerte.

Escortés de deux à quatre véhicules, des groupes d'intervention se positionnent aux points stratégiques :

Le vent est fort et ça va empirer. Des avions surveillent... tout le monde est sur les dents... deux camions sont déjà sur la Montagnette... le danger est maximum¹¹.

Des postes de surveillance, composés de un homme ou deux, sont répartis sur les sommets

les plus élevés du massif. Équipées de tous les instruments nécessaires à l'observation (cartes, boussoles, hygromètres, jumelles), ces vigies sont chargées de transmettre, heure par heure, la vitesse et la direction du vent et de signaler au camion le plus proche toute fumée qui s'échappe des fourrés. En temps normal, les hommes terminent leur garde vers 20 heures, alors que les jours « dangereux », ceux où le mistral s'emballe, ils passent la nuit dans leur guérite¹².

Ce travail de vigilance se double de celui qu'effectuent les patrouilles en véhicule tout terrain ou à cheval, ou encore de celui qu'accomplissent certains habitants regroupés au sein d'une structure municipale : le comité Feux de forêts¹³. Ce dispositif de surveillance

9. Centre interrégional de coordination de la sécurité civile, créé en 1978. Implanté à Valabre, ce site est reconnu comme étant spécifiquement un pôle « feu de forêt » auquel sont rattachés tous les départements de la région. Ce centre a pour mission de coordonner les moyens nationaux (les canadiens, par exemple) et d'organiser d'éventuels renforts en provenance d'autres départements. On trouve aussi à Valabre un enseignement spécialisé, destiné aux pompiers professionnels.

10. Centre opérationnel d'incendie et de secours, situé à Marseille.

11. Information recueillie en 2003 auprès d'un pompier volontaire de Graveson.

12. Bien qu'il soit très difficile la nuit de donner les coordonnées exactes de départ d'un feu.

13. Ces comités sont en majorité composés de retraités. Leur rôle consiste à vérifier le niveau des points d'eau et à noter les différents éléments qui pourraient entraver la circulation des camions (arbres couchés sur une piste par exemple).

est complété par les « coupures vertes ». En outre, des troupeaux de moutons et de taureaux sont cantonnés dans certains secteurs pour leur action de nettoyage des sols.

Toutefois, la plupart de ces programmes avancent lentement, bloqués par les différentes opérations foncières qu'ils impliquent (échange ou achat de terres incultes, regroupement de propriétés, conventions passées avec les agriculteurs). C'est pourquoi la politique actuelle des centres de secours est d'intervenir le plus rapidement possible, sachant que, comme nous l'a dit un pompier à la retraite :

Un feu on peut l'arrêter dans les dix premières minutes... après vingt minutes c'est déjà trop tard et, au bout d'une demi-heure, surtout s'il y a du vent, on peut plus rien faire.

Les services de secours distinguent cinq situations. Dans le cas le plus simple, l'incendie se déclenche en terrain plat entouré d'une végétation homogène, sans le moindre vent : le feu progresse sur un front circulaire, à une vitesse inférieure à 100 mètres/heure. Si le vent est d'allure modérée, il avance en ovale. Plus le vent augmente, plus l'ellipse s'aplatit : la progression du feu peut alors atteindre 2 à 3 kilomètres/heure. Sur un terrain plus irrégulier, escarpé, l'ellipse se morcelle en plusieurs segments effilés. Multipliées par un vent encore plus intense, des particules enflammées, les « sauts de feu », se dispersent à l'avant du foyer principal, créant une multitude de foyers secondaires, difficiles à étouffer en raison de leur nombre et qui risquent de généraliser le brasier.

Il y a peu, la connaissance du terrain était le seul atout dans la lutte contre l'incendie.

Laurent, pompier volontaire de 1980 à 2003, témoigne :

Jusqu'en 1982, sur un feu, on avait que des camions isolés : on partait, on éteignait le feu... nous, le vent, on le calculait pas comme ils font maintenant... on faisait avec ce qu'on voyait, on était plus libres... aujourd'hui, ils savent exactement où trouver les courants d'air et où se mettre.

Les procédés étaient moins encadrés, moins concertés qu'aujourd'hui. Louis, en activité de 1960 à 1985, raconte :

La connaissance du terrain, ça nous donnait confiance... quand il fallait y aller on n'hésitait pas, et souvent c'était un succès, pas tout le temps... parce qu'avec le vent, le feu c'est très difficile à arrêter.

Les pompiers volontaires, très concernés par les sinistres qui affectent leur région, sont souvent familiers de ces lieux qu'ils ont l'habitude de parcourir à l'époque du ramassage des champignons ou pour traquer le gibier. Lors d'un incendie survenu à Fontvieille, Louis s'est fait réprimander par un élu de la région pour avoir pris la liberté de choisir son propre chemin d'accès au feu :

Je savais où se trouvait le canal d'arrosage : j'y suis donc allé, et voilà qu'on me demande ce que je suis en train de faire... je réponds que je suis né à Fontvieille et qu'on m'apprendra pas où aller... et, heureusement, le cabanon qu'on utilisait pour la chasse, on l'a sauvé du feu, tout ça parce que je savais où il était. Il y a moins de volontaires qu'avant, oui, mais les professionnels de maintenant, il va falloir leur apprendre où passer.

Cette expérience du terrain n'était jamais perdue : à l'occasion d'un sinistre, on la transmettait aux plus jeunes. Lucien, en activité dans les années soixante et aujourd'hui retraité, précise :

On allait aider les nouveaux en se mettant aux bons endroits, là où ils devaient passer... on les dirigeait, on les attendait, on les guidait, on les renseignait.

La technique des contre-feux a longtemps été, jusqu'à l'arrivée de matériels plus performants, un moyen largement utilisé pour lutter contre la progression d'un feu de forêt [Dubourg 1929]. La méthode consiste, on le sait, à allumer d'autres foyers, à quelque 100 mètres du front d'un incendie, en bordure de zones dépourvues de végétation, de sorte que les deux feux, en se rejoignant, s'éteignent faute de substance. Cette pratique ne semble plus avoir cours aujourd'hui car, mal contrôlée, elle peut causer des dégâts plus importants que le feu originel. Il faut savoir qu'un tel dispositif engage la responsabilité de celui qui ordonne l'allumage, lequel, si ça tourne mal, peut être condamné pour incendie volontaire. Si l'efficacité des contre-feux est reconnue dans certaines conditions (vent faible, personnel compétent), la question n'a été que rarement abordée par les autorités des centres de secours que j'ai visités, peut-être précisément à cause du hiatus juridique à ce sujet. Louis se souvient :

Dans les années 1960-1970, c'est nous qui faisions les contre-feux : on regardait d'où venait le vent et on allumait l'autre feu à environ 20 ou 50 mètres de

l'incendie. Si le feu allait du nord au sud, il fallait aller au sud faire le contre-feu : alors, quand les premières flammes arrivaient, elles s'éteignaient parce qu'elles n'avaient plus rien à brûler. Mais il fallait bien le surveiller, ce contre-feu, parce qu'on était toujours à la merci d'un changement de vent. Bon, aujourd'hui, ça se fait plus ; vaut mieux envoyer trois ou quatre canadiens plutôt que risquer la vie des hommes.

Les pompiers sont très attentifs au déplacement du vent, qui, selon le relief de la montagne, peut heurter un obstacle impossible à franchir, se retourner dangereusement vers le feu et le repousser vers les hommes. L'expression consacrée est que le vent « fait le rouleau », ce qui laisse entendre que, par cette action du vent qui revient, le feu, rabattu, poursuit son avancée dans une autre direction, vers des lieux où les pompiers sont absents ou pris par surprise.

Le vent encourage aussi les sauts de feu évoqués plus haut, qui peuvent conduire à une situation très critique pour les sapeurs-pompiers : l'encerclement. Des particules enflammées provenant soit de végétaux soit de plumes ou de poils d'animaux sont autant d'éléments qui accentuent le danger.

Lors du grand incendie, qui, en 2003, a dévasté le massif de l'Argentière-la-Bessée dans les Hautes-Alpes, quatre véhicules et vingt-huit hommes ont été cernés par des flammes de résineux pendant une vingtaine de minutes, un camion a été détruit et quatre pompiers ont été intoxiqués :

Les flammes nous ont encerclés à une vitesse incroyable ; nous avons tout juste

eu le temps de nous précipiter dans les cabines autoprotégées de nos véhicules¹⁴.

Le pin et sa résine produisent des flammes pouvant atteindre 800 mètres de haut :

Là, au moins, précise le commandant, on voit distinctement le feu qui arrive. Bien sûr, il faut toujours se méfier de sa propagation... mais, pour nous, le végétal qu'on craint le plus, ce n'est pas le pin, c'est l'argelas... on peut dire que toutes les morts de ces dernières années ont été dues à ces feux de broussailles qui font grimper la température.

Dans le dictionnaire provençal-français, l'argelas est décrit comme « l'ajonc de Provence dont il tombe du givre » [Mistral 1932]. Il s'agit, en fait, d'un arbuste, dont la taille peut dépasser 4 mètres. Les grappes de fleurs sont couvertes de piquants acérés. Les graines contiennent une substance toxique qui se propage en se consumant (*Larousse*, 1866-1876). Très denses, les buissons d'argelas poussent facilement sur des zones déjà incendiées.

La position des véhicules lors d'un incendie est capitale. Un camion engagé « sur » un sinistre doit toujours être en position de partir, le dos au feu. Dans la plupart des cas, si les conditions météorologiques et topologiques sont réunies, l'attaque est frontale. Sinon, on commence par les flancs puis on remonte vers la tête du feu. La mise en chantier de pistes nouvelles est du ressort de l'ONF. Ces pistes sont tracées en fonction des vents et des accès aux points d'eau. Le percement d'accès parallèles aux vents réalisé par les forestiers sur la Montagne en 1995 a permis aux services de secours d'atteindre plus facilement les côtés du

feu et de mieux contenir cet incendie survenu en 2001.

DES CULTURES

Contrairement aux pompiers, les agriculteurs perçoivent le vent différemment selon les époques de l'année où il se fait entendre. Dans les exploitations, cela donne lieu à des pratiques spécifiques.

Le mistral n'est pas le seul vent actif dans la région. S'il est naturellement le maître, le *maestral* (terme renvoyant en français à « magistral »), en raison de son omniprésence et de ses excès, d'autres vents parcourent le territoire provençal. *Lou narbounès* ou « le narbonnais » est un vent d'ouest qui s'anime surtout au printemps, parfois en automne ; vent de traverse, il est peu apprécié car annonciateur de gelées et de pluies. En provenance de la Méditerranée survient un autre vent, du sud-ouest, petite brise marine et rafraîchissante, qui souffle souvent en fin d'après-midi et, l'été, atténue la chaleur : en cette saison on l'appelle le « vent des dames », des « demoiselles » ou encore des « libellules » ; il est cependant moins apprécié en hiver car il apporte la pluie : on le masculinise et on le nomme alors « *largade* » (vent large). Le « levant », orienté nord-est, fait aussi partie des vents dénigrés. Vent d'automne, chargé de pluie, il est difficile de s'en protéger. Enfin, la tramontane est orientée plein nord : c'est un vent très froid venu des Alpes, ressenti surtout l'hiver, mais dont on peut se protéger grâce aux abris installés contre le mistral [Le Quellec 2001].

14. *La Provence* du 9 juillet 2003. Certains camions, plus exposés, sont équipés d'un système d'aspersion d'eau et d'air comprimé.

Pour les agriculteurs le vent est ambivalent. Cette ambivalence est surtout évoquée par ceux qui pratiquent la culture de plain-champ : pour ses propriétés d'assèchement, arboriculteurs et maraîchers l'espèrent l'hiver et le craignent l'été.

Traditionnellement vouées à l'agriculture, les terres fertiles de l'aire provençale font se côtoyer, depuis le XIX^e siècle, cultures fruitières et jardinières, qui, toutes deux, alimentent les deux grands marchés d'intérêt national que sont Cavaillon et Châteaurenard. Innovation apparue dans les années soixante, la serre tend aujourd'hui, par son extension, à servir de palliatif dans un secteur en régression. Nombre d'exploitants sont, en effet, tentés par l'aventure des « tunnels », plus productifs mais surtout moins sujets aux aléas du climat du fait de l'isolation des plantes par des plaques de verre ou par des bâches en plastique [Gueusquin 2002].

Dans ce pays rongé par les perpétuelles rafales du mistral, des rangées de cyprès protecteurs ont été plantées au XIX^e siècle afin d'isoler les parcelles cultivées et de fournir aux cultures maraîchères le topoclimat nécessaire à leur croissance. L'action défensive de ces rideaux d'arbres a été renforcée par la mise en place de « clôtures mortes » [de la Rue 1940 : 195] faites de tiges de roseaux coupées, d'environ 3 mètres : les *sebisso de canèu* (haies de cannes). Telles des palissades, elles étaient installées perpendiculairement au mistral, est-ouest, et étaient ligaturées tous les mètres sur des piquets de bois profondément fichés en terre. Au préalable, le paysan se livrait au tres-sage de la *coundorso*¹⁵, lien qui maintient horizontalement, à 1 mètre du sol, l'ensemble de

la claie. Cette partie de l'ouvrage était la plus délicate à réaliser. De sa résistance au vent dépendait l'abondance de la récolte suivante :

C'était un gros travail... Il fallait d'abord faire une tranchée à la bêche, puis, tous les mètres, on plantait des piquets... on avançait au fur et à mesure avec une tige de même grosseur... pour finir, on attachait le tout avec du fil de fer.

Bien montée, une *sebisso*¹⁶ pouvait durer neuf ans. Jusque dans les années soixante-dix, tous les champs de la région étaient recouverts de ces treillis d'un matériau naturel, qui, sur les cyprès, présentaient l'avantage de ne pas cacher la lumière et de ne pas réduire l'espace cultivable. L'idéal, toutefois, étant une rangée de cyprès avec, derrière elle, des *sebisso*.

Ces divers procédés de résistance au vent – serres, cyprès, haies de cannes – confèrent au paysage provençal ses traits originaux [Dufour 2001].

Durant l'hiver, grâce à l'assèchement dû au mistral, aucune culture maraîchère n'est perdue : les salades arrivent à sortir, et les récoltes se vendent mieux par temps sec. Pour les arboriculteurs également, le mistral a des effets positifs l'hiver mais est très mal toléré l'été puisqu'il accélère la maturité des fruits

15. On appelle « *coundorso* » la « traverse qui relie les palis d'une haie ou les roseaux d'une hutte » [Mistral 1932].

16. Les cannes brise-vent, autrefois utilisées par tous les agriculteurs de la région, faisaient chaque année l'objet de ventes par adjudication par les mairies. Elles étaient très recherchées par les agriculteurs qui les ont aujourd'hui abandonnées au profit des serres.

et les fait tomber précocement. Quant au vent du sud, le « vent de la mer », il est très apprécié l'été, car, dit-on, « avec la rosée du matin, les fruits profitent mieux ». Il est rare que le mistral provoque des gelées. Au printemps ou en automne, sur la rosée se forme la gelée « blanche », nommée « gelée de rayonnement » par les spécialistes : avec elle les cultivateurs savent que la terre, imprégnée d'humidité, ne pourra être travaillée ; mais, en hiver, que survienne une forte baisse des températures avec du mistral, et c'est la gelée « noire ». On la dit « noire » parce qu'elle est préjudiciable aux cultures, contrairement à la blanche ; elle ne se forme pas sur de la rosée. Le froid sec est si fort qu'il attaque en profondeur les végétaux, entraînant leur destruction. Pour les météorologues, les « gelées d'avertion » sont des gelées de plein vent, qui apparaissent exclusivement en période hivernale (*Dictionnaire encyclopédique d'agrométéorologie*, 1990). Le phénomène est peu fréquent. Aucun agriculteur n'a oublié la catastrophe qui s'est abattue sur la région en février 1956 : le mois de janvier avait été inhabituellement chaud et la végétation était à son maximum ; en une seule nuit, avec une température de - 18°, toutes les récoltes avaient été détruites.

Localement, la préservation des cultures par des rideaux de cyprès reste le meilleur moyen d'affaiblir les effets du mistral :

Une haie de cyprès c'est 3 mètres d'épaisseur et ça fait de très gros abris... je me souviens, avec mon père, au pied des cyprès on mettait les légumes, plus loin il y avait les rangées de fruitiers... il fallait absolument pas qu'il passe d'air...

les cyprès c'est du travail, il faut les tailler tous les ans devant pour que, quand il pleut, l'eau tombe bien sur les récoltes.

...
129

Les cyprès (avec les oliviers) sont aujourd'hui l'emblème du paysage provençal. Or, pour des raisons de productivité – regroupement des terres – ils sont – sauf dans l'arboriculture fruitière où ils conservent leur rôle de brise-vent – en partie déracinés par une nouvelle catégorie de producteurs : les serristes. Les coups de vent très violents peuvent avoir des effets désastreux sur la structure des serres. Une serre non protégée par des cyprès, surtout si elle est orientée nord-sud, ne peut résister au mistral : quelques arbres protecteurs sont donc indispensables à l'entrée de chaque tunnel¹⁷ ; malgré cela, après plusieurs jours de vent, des bâches sont arrachées et des récoltes détruites. Cependant, tous les serristes l'affirment : il faut que l'air circule dans les serres.

Le mistral peut, en les séchant, contribuer à améliorer certaines récoltes, par exemple le foin de la Crau, particulièrement réputé.

Dans la région entre Rhône et Durance qui nous occupe ici, et dont les habitants définissent le climat comme « humide », on est au cœur d'une vaste plaine fertile nourrie des alluvions de ces deux cours d'eau. Ne souffrant pas de la sécheresse, la terre n'est jamais totalement improductive : la nappe phréatique, qui n'est pas profonde, est encore abondante. Ici, deux conceptions s'affrontent concernant la qualité de l'eau d'arrosage. L'eau des

17. On appelle « tunnels » les serres couvertes d'une simple toile plastique. Bien que devant être renouvelées tous les quatre ans, ce sont les moins onéreuses.

forages, considérée comme trop froide, « enrhumé » les prés et les cultures ; on lui préfère l'eau des canaux, plus douce, moins traumatisante pour les plantes.

LE MISTRAL AU QUOTIDIEN

En Provence, les déferlements presque quotidiens du mistral sont éprouvants pour la santé physique et mentale des habitants.

Aux dires des médecins que nous avons rencontrés, le mistral augmente la fréquence des allergies respiratoires (surtout en février, époque de pollinisation des cyprès) ; il est aussi néfaste dans le cas des maladies coronariennes et des artériopathies des membres inférieurs.

Par ailleurs, il occasionne des troubles du sommeil et des migraines, voire des dépressions, chez les femmes principalement¹⁸. Il altère l'humeur et est ressenti comme une « agression » ; il est à l'origine de querelles. Un autre point mérite d'être souligné : la perception de ce vent varie selon les âges. Des femmes qui, adultes, le tolèrent mal, aimaient ce vent quand elles étaient jeunes :

Plus je vieillis, rapporte l'une d'elles,
plus il m'énerve... regardez ma petite-
fille, elle s'en amuse, elle va contre lui.

On connaît l'influence positive du climat provençal, en particulier du mistral, sur le travail créatif de Van Gogh, pour qui ce vent est associé à la lumière et avive les couleurs ; il excite son imagination et apaise sa mélancolie [Van Gogh 1988 : 391, 411, 514, 515].

Le mistral « donne des aîles » aux agriculteurs, c'est-à-dire qu'il les pousse à travailler. Paradoxalement, pour certains, ce vent est banal :

C'est seulement quand j'entends les pompiers que je me rends compte qu'il y a du vent.

Vivre avec les vents changeants du Val-de-Saire

Le climat normand est connu pour sa douceur et son humidité. Pourtant, en raison de la topographie – bande littorale ou intérieur des terres –, les caractères climatiques varient. Le territoire de La Hague, fouetté par les vents de nord-ouest, offre un paysage de lande désolée. Entre Barfleur et Quettehou, le centre de ce plateau est sillonné par la Saire.

Le bocage, qu'il soit caractérisé par des arbres de grande taille (comme dans le Cotentin) ou de petite taille, par des buissons ou encore par des arbres taillés en « têtards »¹⁹, passe pour protéger le bétail des irrégularités du vent et du climat [Frémont 1967]. L'utilité et les inconvénients des haies dans l'agriculture ont fait l'objet de multiples études [Lizet 1984]. Des deux côtés d'un talus supportant la haie est aménagé un fossé, le « creux », destiné à l'évacuation des eaux de pluie. En dialecte régional, le « creux » et le talus réunis portent le nom de « fossé » [Lepelley 1974].

Le bocage continue à régresser, et on ne compte plus les haies démantelées, les talus aplanis. Préoccupé par ces pratiques, le

18. Selon ces médecins, cette sensibilité s'explique avant tout par leur sédentarité ; les hommes, plus souvent dehors, y résisteraient mieux.

19. Il s'agit d'une technique qui consiste à tailler un arbre de façon à favoriser le développement des repousses supérieures.

mouvement écologique se mobilise et lutte dans l'effervescence pour les conserver²⁰.

DEUX VENTS DOMINANTS : L'AVA ET L'AMONT

Le Cotentin est la proie de vents qui se distribuent, de façon régulière, suivant deux courants. Les premiers vont de l'est au nord-nord-est, et de l'est au sud-est : on les appelle vents d'*amont* ; les seconds vont de l'ouest au sud-sud-ouest en remontant jusqu'au nord-ouest : ce sont les vents d'*ava*. De leur orientation, de leur intensité et de la saison durant laquelle ils se déploient dépend l'organisation du travail de l'éleveur.

La vache normande était, il n'y a pas si longtemps, la base des troupeaux de la région. En raison de son rendement laitier médiocre, elle a été délaissée depuis quelques années au profit de la « Noire », réputée plus productive mais cependant moins résistante au climat.

La pluie et le vent sont, pour ces deux races, les éléments les plus incommodes. Les vents d'est et de nord-est sont moins déplaisants que les vents d'ouest, qui s'accompagnent de pluie.

De novembre à la fin mars soufflent régulièrement deux vents contraires : celui du nord-ouest (le « vent des grains ») et celui du sud-est (le « vent du trou d'eau »), qui, par les pluies qu'ils amènent, détrempe le sol et nuisent à la croissance printanière des herbages. De mi-février à fin avril, les coups de vent d'est accablent les agriculteurs. Froides, sèches, chargées de sel, ces bourrasques « sentent le soufre et la mer » : elles portent le nom de « vent maigre » car elles ralentissent la progression des prairies et brûlent les bourgeons²¹. Le vent d'*amont* est si peu apprécié que tout vent

« mauvais » lui est assimilé. Si maudit est ce vent que certains n'hésitent pas à l'associer aux invasions normandes qui ravagèrent le pays :

C'est lui qui nous a amené les Vikings en vingt-quatre heures, grâce au vent arrière, du Danemark ; ratant la côte anglaise et filant dans la Manche, ils ont atterri chez nous sur cette partie du Cotentin.

Au contraire, les maraîchers du littoral, soucieux de bonifier leurs parcelles légumières, en goûtaient les turbulences qui poussent généreusement sur le rivage des brassées de varech, très recherché pour sa valeur nutritive. Son ramassage, encore en vogue dans les années soixante-dix, a été abandonné avec l'apparition des serres et l'usage accru des engrais chimiques.

LE VENT DANS LES MÉMOIRES

Inconstant, fluctuant, le vent du Val-de-Saire est moins impérieux que le mistral du pays d'Arles. Cette modération toute relative rend plus fort, dans la mémoire des habitants, le souvenir des catastrophes. La fureur de l'ouragan qui a frappé la Normandie en octobre 1987 a été telle que, seize ans plus tard, elle taraude encore les esprits. Les impressions que j'ai recueillies en 2003 coïncident souvent

20. Certains jeunes agriculteurs sont sensibles à ce mouvement. Convaincus de l'utilité des haies pour la faune et la flore, ils ont choisi d'en recréer sur leur exploitation.

21. Ce vent d'est est mal aimé jusqu'en Angleterre, où un vieux proverbe dissuade quiconque de s'y frotter : « Pour ni homme ni bête, vent d'est n'est bon ». Quant à Voltaire, il accuse ce vent d'être responsable de nombreux suicides et autres effets négatifs sur l'humeur des gens [Watson 1986 : 330-331].

avec les observations que Patrick Prado [1990] a faites en territoire breton, à la suite d'un événement similaire. Les témoins de la tempête racontent le bruit, les rafales à 200 kilomètres/heure, la chaleur et une étrange lumière au cœur de la nuit. Jacques, agriculteur en bord de mer, est resté traumatisé par ce phénomène d'une rare virulence :

Depuis cette épreuve je ne vis plus quand y'a du vent... il faisait jour cette nuit-là, et le coup de vent a eu lieu vers deux heures du matin ; ça a duré deux bonnes heures... Les vents venaient du sud ; les gens disaient même qu'il y avait du sable qui venait d'Algérie, et le vent était très très chaud. Il nous a abattu tous nos beaux frênes et nos pommiers : ça craquait de tous les côtés... Quand je suis sorti, j'entendais le vent comme un tonnerre... il arrivait par vagues, et j'ai vu l'arbre qui tournait comme une toupie... Quant aux vaches, elles s'étaient toutes regroupées au milieu du clos au lieu de se mettre à l'abri des haies... Dans l'étable, elles devenaient folles, elles mugissaient, elles tapaient le sol... Et puis, sur les quatre heures du matin, tout s'est arrêté, le calme est revenu, plus une feuille ne bougeait... C'est la première fois qu'on voyait ça ; paraît-il qu'il y a une tempête comme ça tous les cent ans...

Vivre avec les bourrasques du large : la Flandre de l'Houtland

Campé au cœur de la Flandre intérieure, à quelque trente kilomètres de Dunkerque, le Houtland ne mérite plus son nom de Pays-au-Bois. De la forêt primitive ne subsistent plus que de petites parcelles comme la forêt de

Nieppe, celles de Raisme ou de Marchiennes²². La région est couronnée au nord par la chaîne des monts de Flandre, qui rompent l'horizontalité de la plaine que traversent les eaux de l'Yser, de l'Aa et de la Lys.

Si les défrichements forestiers du Houtland ont été réussis, il en va de même de l'assèchement des zones humides et des marais. Dans le cours supérieur de l'Aa, non loin de Saint-Omer, les îlots marécageux de la forêt de Clairmarais ont ainsi fait l'objet d'importants travaux de drainage. Maraîcher dans sa partie orientale, le territoire est sillonné d'un lacs de petits canaux à l'origine d'une organisation agricole singulière, proche de l'hortillonnage pratiqué autour d'Amiens. Résultat des multiples bonifications apportées par les paysans au cours des siècles, le sol de la Flandre est un des plus fertiles de France [Flatres 1980].

Si, en 1980, la taille moyenne des exploitations agricoles était de 50 hectares, vingt ans plus tard, elle avait doublé. L'extension des parcelles, en partie due au remembrement, est allée de pair avec l'évolution des techniques et des productions, en particulier avec une baisse significative de l'élevage au profit des cultures céréalières. Elle a automatiquement entraîné la destruction des haies.

La façon dont les agriculteurs vivent l'abandon des pâtures et des bordures végétales qui les clôturent est équivoque. Ils se sentent à la fois soulagés (fin des corvées

22. Ces déboisements, commencés dès le xvie siècle, se sont poursuivis jusqu'au xixe siècle. Les forêts n'occupent plus que 2,6 % de la surface cadastrale.

d'entretien) et coupables²³. Outre qu'elles protègent des vents l'habitat et les animaux, les haies constituent encore aujourd'hui un écran efficace aux regards d'autrui. Notons en passant que si, dans le Cotentin, les haies encourageaient naguère les amours paysannes, dans un temps plus éloigné, celles de la campagne flamande ont permis aux calvinistes persécutés de prêcher à l'abri des regards [Muchembled et Sivery 1981 : 158-159].

Se protéger des caprices du vent est, en Flandre, une préoccupation qui détermine l'orientation des bâtiments. En règle générale, l'habitat rural traditionnel tourne le dos aux violentes raffales venues du nord ; la façade, orientée plein sud, laisse pénétrer lumière et chaleur, au contraire du mur situé à l'ouest, lequel ne comporte qu'un minimum d'ouvertures. Souvent isolé, ce type d'habitat renforce, par une ou deux rangées de peupliers, la défense du côté nord-ouest de la maison.

DES CULTURES FRAGILES

Proche de la mer du Nord, la Flandre est, une grande partie de l'année, exposée à l'amplitude des vents dominants d'ouest. Aussi, depuis leur plantation jusqu'à leur récolte, les cultures pratiquées en champs ouverts sont surveillées de près par les agriculteurs. Le vent peut nuire aux semis de printemps, qu'il assaille régulièrement. Certains affirment choisir, pour le blé et le maïs, des variétés résistantes, courtes et à la tige solide. D'autres, avant d'ensemencer, considèrent l'orientation de leurs parcelles. Au printemps, le vent étant souvent de secteur nord, nord-est, on ne s'empresse pas de semer le maïs : exposé au nord,

celui-ci risque de « se coucher » avant maturité. On opte alors pour des espèces plus lentes à sortir de terre, et si possible on les sème dans des champs qui sont au moins à l'abri des vents du sud et de l'ouest.

En été, le vent change et vient du sud-ouest, ce qui, pour la récolte du lin, peut avoir des conséquences désastreuses. Cette plante doit impérativement sécher au sol, sans le moindre souffle ni la moindre pluie.

Le houblon, cultivé en Flandre depuis le ^{XV}^e siècle, doit être récolté en été dans un air parfaitement immobile afin d'éviter la dispersion de la poudre des cônes et l'effondrement de la structure métallique autour de laquelle il s'enroule.

Aucun vent n'est apprécié par les agriculteurs dès lors qu'il est question d'ensemencer ou de traiter les plantes. C'est l'une des principales raisons avancées pour justifier l'absence de culture biologique, en plus de la configuration singulière des parcelles, trop imbriquées les unes dans les autres :

À la moindre rafale, celui qui traite ses plantes envoie ses produits chez le voisin, à moins d'avoir un lot entouré de bois... ça peut pas marcher... le pays ici est trop venteux, et, pour le bio, le vent compte beaucoup.

La région dispose de nombreux sites arboricoles aux plantations différemment orientées : à chaque emplacement correspond un type de protection adapté aux événements

23. L'association flamande Yser Houck, créée en 1989, milite pour la sauvegarde du patrimoine naturel de la Flandre : haies, mares et architecture traditionnelle. Beaucoup d'agriculteurs, actifs et retraités, en font partie.

météorologiques. Un verger encaissé au fond d'une vallée est soumis aux aléas des gelées printanières en raison de l'humidité stagnante et de l'absence d'aération : dans cette situation s'impose un système par brassage d'air, avec ou sans aspersion. Il importe ici de produire du vent. L'air, mis en mouvement au moyen d'hélices, « petites éoliennes » fixées à une trentaine de mètres de haut, en augmentant la température au sol, retarde la formation du gel. À la pointe de la technologie mais exposées à la fureur des vents dominants, des exploitations retrouvent l'usage des haies brise-vent abandonné dans le pays. L'arbre principalement utilisé comme écran est l'aulne, variété qui pousse bien dans la terre humide des Flandres²⁴. Les aulnes sont plantés face aux vents dominants, sur les côtés nord-ouest du verger.

En Flandre, le vent est un acteur à part entière : certains disent qu'à Cassel il déploie sa violence trois cents jours par an à tel point que, lors de la fête communale du lundi de Pâques, les porteurs des héros locaux figurés par des géants observent, inquiets, la course des nuages afin d'adapter l'itinéraire de leur procession²⁵. La grande peur des habitants est que les deux figures rituelles ne s'écroulent à la suite d'un coup de vent.

Si le vent ne se laisse pas oublier, il n'est que rarement perçu comme une calamité : ne dit-on pas que « les enfants nés par gros vent seront forts » ? Sans doute, des flux tumultueux de secteur sud-ouest fouettent inlassablement le pays, surtout en novembre, « mois du vent », mais, malgré cette violence, ils ne marquent pas profondément les esprits. En général les gens du cru perçoivent leur climat comme modéré :

Du vent, bien sûr qu'il y en a, et y'en a plus qu'avant... à cause des pâtures démontées et parce qu'il y a plus de haies... mais y'en a quand même moins que dans le Midi... On est une région sage, ici, c'est pas comme dans le Sud... on ne craint ni les excès de chaleur ni les excès de pluie ; on n'a ni trop de froid ni trop de vent.

Conclusion

Entre la Provence rhodanienne – pays soumis à la tyrannie d'un vent dominant : le mistral – et l'aire nord-ouest de la France, région balayée par des vents multiples et saisonniers, existent des différences profondes. Selon les groupes professionnels, le vent commande des dispositions protectrices variées, qui confèrent aux campagnes une organisation spatiale spécifique. En outre, les habitants associent cet élément à une énergie tantôt féconde, tantôt malfaisante, parfois même apocalyptique.

Plusieurs vents soufflent en Provence, mais seul le mistral souffle toute l'année : il résume tous les vents. Les drames qu'il provoque sont appréhendés comme des épisodes ordinaires : chacun s'y attend et s'y prépare. À l'inverse, le Cotentin et la Flandre sont traversés par plusieurs vents qui se distinguent surtout par leur inconstance et leur démesure ; si ces lieux, proches de la mer,

24. En Flandre maritime, on utilise le peuplier en alternance avec l'aulne.

25. Ce rituel perdure en Flandre et dans le nord de la France. À Cassel, deux mannequins d'osier, Reuze-papa et Reuze-maman sont promenés à travers la ville l'après-midi du lundi de Pâques [Gueusquin 2004].

connaissent, eux aussi, des péripéties venteuses, le grand vent n'y est jamais anodin : lorsqu'il secoue plus fortement que d'habitude, il devient un événement extraordinaire, inexplicable, qui meurtrit les êtres et les choses.

En fonction de leur type de production, les agriculteurs des trois régions que nous avons comparées entretiennent des systèmes de protection qui leur sont propres, dont la géométrie s'imprime dans le paysage. La plaine fertile du pays d'Arles, régulièrement agressée par les assauts du mistral, adopte l'ordonnance d'une défense linéaire, avec les rangées parallèles de cyprès inflexibles qui découpent l'espace en une multitude de parcelles. Pour les forestiers, la démarche est identique : il s'agit de trouver une parade aux incendies en perçant des pistes perpendiculaires au vent. En revanche, dans le Cotentin – comme autrefois en Flandre – où l'élevage demeure l'activité principale, on conserve l'ancien système de protection par encerclement qu'assurent les ceintures buissonneuses du bocage.

Au sud, les cyprès ne s'adressent qu'aux parcelles cultivées, pour garantir leur rendement. Dans la région de l'ouest, vers les terrains plus humides de la Manche, l'efficacité des haies ombreuses est double : elles procurent aux animaux un abri contre les intempéries, et leurs racines, en retenant l'eau de pluie,

alimentent la nappe phréatique nécessaire à la croissance des herbages.

Bien souvent, le vent est perçu comme un être vivant. Par son omniprésence et sa toute-puissance, le mistral ne peut être anonyme. Les nombreux noms qu'il porte expriment une énergie virile, une force à ce point prodigieuse qu'elle est, dit-on, capable de soulever Hercule²⁶. À l'opposé, dans les contrées du nord-ouest, les vents sont exclusivement désignés par référence aux points cardinaux.

Le vent ne laisse jamais indifférent : partagé par tous les membres de la communauté, il est au cœur de tous les échanges ; « il fait parler ». Pour l'agriculteur, le vent, salubre ou destructeur, est un partenaire avec lequel il compose et un adversaire contre lequel il s'organise. Pour le pompier, le vent est un ennemi qui l'oblige à combattre avec plus d'héroïsme encore.

Au-delà de son influence sur les pratiques, le vent semble bien conforter un sentiment identitaire. Le vent instaure une frontière entre les natifs et les autres :

Les gens qui ne sont pas du pays, ça les énerve, alors que nous, on y est habitués... le mistral, il faut être né avec pour l'aimer.

26. Cf. Strabon, *Géographie*, vol. 2, livres III-IV, Paris, Les Belles-Lettres, 1966.

Bibliographie

- Bouillier, D.** — 2000, *Les sapeurs-pompiers : des soldats du feu aux techniciens du risque*. Paris, PUF.
- Boyer, F.** — 1970, *Le mistral en Provence occidentale*. Marignane, Météorologie nationale.
- Chassany, J.-P.** — 1989, *Dictionnaire de météorologie populaire*. Paris, Maisonneuve & Larose.
- Dubourg, G.** — 1929, *Incendies de forêts dans la région landaise*. Bordeaux, chez l'auteur.
- Dufour, A.-H.** — 2001, *L'arbre familial en Provence*. La Calade, Édisud.
- Flatrès, P.** — 1980, *Atlas et géographie du Nord et de la Picardie*. Paris, Flammarion.
- Frémont, A.** — 1967, *L'élevage en Normandie. Étude géographique*. Caen, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- Gueusquin, M.-F.** — 2002, « Le vent, l'agriculteur et le chasseur. Connaissances et maîtrise du vent en pays d'Arles », *Ruralia* 10-11 : 235-253. — 2004, « La statue et le géant. Nouvelles liturgies identitaires en Provence et en France du Nord », *Ethnologie française* 2 : 329-342.
- Lepelletier, R.** — 1974, *Le parler normand en Val-de-Saire (Manche)*. Caen, Musée de Normandie.
- Le Quellec, J.-L.** — 2001, *Par vents et par mots*. Beauvoir-sur-mer, Édition de l'Étrave.
- Lizet, B.** — 1984, « Brider le buisson : une logique de la haie paysanne », in *Rôle des savoirs et pratiques naturalistes populaires dans la gestion des écosystèmes humanisés*. Rapport du Ministère de l'environnement : 76-128.
- Mistral, F.** — 1932, *Lou Tresor dou Félibrige ou Dictionnaire provençal-français*. Paris, Delagrave.
- Muchembled, R. et G. Sivery** — 1981, *Nos ancêtres les paysans. Aspects du monde rural dans le Nord-Pas-de-Calais, des origines à nos jours*. Lille, Centre national de documentation pédagogique.
- Prado, P.** — 1990, « Paysage après la tempête », *Études rurales* 118-119 : 31-43.
- de la Rue, Aubert E.** — 1940, *L'homme et le vent*. Paris, Gallimard.
- Van Gogh, V.** — 1988, *Lettres à son frère Théo*. Paris, Gallimard.
- Watson, L.** — 1986, *Le souffle d'Éole. Histoire naturelle du vent*. Paris, Londeys.

Résumé

Marie-France Gueusquin, *Des vents, des espaces et des hommes (Provence, Cotentin, Flandre)*

Le vent est ici envisagé dans ses répercussions sur les pratiques et les représentations des habitants. L'étude porte sur trois régions de France : la Provence rhodanienne, le Cotentin et la Flandre. L'auteur s'intéresse à la manière dont les vents sont maîtrisés et domestiqués dans les domaines de la protection de l'environnement et de l'agriculture, et à la manière dont ils sont ressentis au niveau individuel. Présent tout au long de l'année, le mistral est le maître-vent de la Basse-Provence même s'il n'est pas le seul à souffler sur ce pays. Les régions du nord-ouest et du nord de la France sont, elles, balayées par des vents multiples et saisonniers. Quel que soit le lieu, les représentations liées au vent varient en fonction du sexe et de l'âge.

Mots clés

Cotentin, feux de forêt, Flandre, mistral, pompiers, Provence, vent

Abstract

Marie-France Gueusquin, *Winds, Space and People (Provence, Cotentin, Flanders)*

The wind is seen in relation to its repercussions on the practices and conceptions of the inhabitants of three areas in France: the Rhone valley in Provence, the Cotentin and Flanders. How are winds controlled and domesticated for farming and protecting the environment? What feelings do people have about the wind? Throughout the year, the mistral is the dominant (but not the only) wind in lower Provence, whereas seasonal winds sweep over the two areas in the northwest and north of France. Regardless of the place, ideas about the wind vary as a function of sex and age.

Keywords

Cotentin, forest fires, Flanders, mistral, firefighters, Provence, wind